





DELEGADA

HEMEROTECA MUNICIPAL

Número del registro

Estante

Tabla

Número de volúmenes

Encuadernación

I. M. - 2032.

1228

3

7

HEMEROTECA  
MUNICIPAL



DE MADRID









LE MAGASIN DES DEMOISELLES

LE MAGASIN DES DEMOISELLES

**MAGASIN**

DES

**DEMOISELLES.**

# LE MAGASIN DES DEMOISELLES

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS,

A partir du 25 octobre 1844.

Les 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> années se vendent, brochées,

CHACQUE ANNÉE, PARIS, 10 FRANCS; DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS.

10<sup>e</sup> ANNÉE, 1853-54.

## MAGASIN DES DEMOISELLES

JOURNAL PARAISSANT LE 25 DE CHAQUE MOIS,

A partir du 25 octobre.

ACCOMPAGNÉ DE

- 1<sup>o</sup> 2 Aquarelles (fac-simile);
- 2<sup>o</sup> 2 Sépias (fac-simile);
- 3<sup>o</sup> 2 Gravures sur acier.
- 4<sup>o</sup> 7 Albums de musique inédite, de Adolphe Adam (de l'Institut), Bordèze, Taléxi, Quidant, Masini, Félicien David, Ravina, Camille Schubert, Parizot, Massé, Ettling, Bousquet, Talbot, Tolbecque, Mulder, etc.;
- 5<sup>o</sup> 14 Gravures de modes;
- 6<sup>o</sup> 6 Planches contenant de très-beaux Dessins de tapisserie coloriés, exécutés par nos meilleurs artistes;
- 7<sup>o</sup> 1,200 Dessins de broderie, patrons de grandeur naturelle et petits patrons; ouvrages à l'aiguille, crochet, filet, tricot, etc.;
- 8<sup>o</sup> 1 Planche crochet, couleur bleue;
- 9<sup>o</sup> 1 Planche de petits ouvrages, fantaisie, or ou argent;
- 10<sup>o</sup> Rébus illustrés.

*Les abonnements partent du 25 octobre de chaque année, et se font pour l'année entière.*

### PREX DE L'ABONNEMENT:

PARIS. . . . . 10 fr. | DÉPARTEMENTS. . . . 12 fr.

### Mode préférable d'abonnement :

1<sup>o</sup> Envoyer un bon sur la poste, ou un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de M<sup>me</sup> la Directrice du MAGASIN DES DEMOISELLES, rue Laffitte, 51. — Les abonnements partent du 25 octobre de chaque année, et se font pour l'année entière.  
L'année forme un beau volume.

BUREAU, A PARIS, RUE LAFFITTE, 51.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.  
Boulevard extérieur de Paris.



MAGASIN

DES

# DEMOISELLES

Morale, Histoire ancienne et moderne, Sciences,  
Économie domestique, Littérature, Beaux-Arts, Voyages, Récréations, Biographie,  
Petit Courrier des Demoiselles.

—  
TOME NEUVIÈME.



PARIS.  
ADMINISTRATION ET RÉDACTION DU MAGASIN DES DEMOISELLES,  
RUE LAFFITTE, 51.

—  
1852-1853

MAGASIN

DEMOISELLES



ADMINISTRACION Y REDACCION DE MAGASIN DE DEMOISELLES

1853-1854



# MAGASIN

DES

# DEMOISELLES

---

## MORALE.

---

### DE L'OBÉISSANCE.

La plupart des jeunes personnes se forment, Mesdemoiselles, une idée très-fausse de la soumission qui domine leur vie. Volontiers elles se figureraient l'existence humaine comme formée de deux parts, l'une pendant laquelle on obéit sans cesse, l'autre durant laquelle on commande toujours. En conséquence, si elles demandent au Ciel de nouvelles années, ce n'est que pour parvenir à cette ère prétendue d'émancipation et d'autorité qu'elles ont si étrangement rêvée.

Cette erreur d'un jugement puéril doit être sévèrement combattue; elle suffirait à semer l'ivraie dans la meilleure intelligence, à ternir les sentiments du cœur le mieux placé. Sachez-le, Mesdemoiselles, la vie n'étant qu'une longue suite d'actes de soumission, il importe de bien comprendre que tout commandement, comme toute obéissance, naît d'un devoir. Cette vérité, cette loi qui domine toute l'humanité, qui établit et limite les obligations sociales, je dois vous la faire sentir, afin de rendre à l'autorité qui vous donne des ordres et à la soumission que vous témoignez à ces mêmes ordres, leur véritable caractère.

Ne tournez pas la page, ne craignez point que votre vieille amie se jette dans des considérations trop ardues; je me suis habituée, je vous l'ai déjà dit, à de petits raisonnements qui suffisent à mon usage. Que votre bienveillance, cette fois encore, daigne s'en contenter. D'ailleurs, le vrai n'est pas difficile à trouver, croyez-moi, quand on le cherche avec un cœur sincère.



Je vous suppose, Julie, aux premières années de la vie, je vous vois telle que vous étiez alors, blanche, rosée, mignarde, agitant sur votre front ces cheveux d'or et de soie qui font l'orgueil des parents; mais je vous vois aussi avec tous les petits caprices de votre âge, alors que votre volonté s'était déjà éveillée... et, entre nous soit dit, elle était éveillée de fort bonne heure votre volonté! Vous désiriez, souvent, des objets qui auraient pu vous blesser, la main attentive de votre bonne mère les éloignait aussitôt, tandis que sa voix douce et patiente s'efforçait de vous faire comprendre le péril. Vous pleuriez, Julie, et dans les replis obscurs de votre raison débile s'agitait déjà l'esprit de révolte.

Aujourd'hui que votre brune tête rayonne de tout l'éclat de la jeunesse, aujourd'hui que vous marchez heureuse et fière de vos dix-sept printemps, vous riez, n'est-il pas vrai, au souvenir des mutineries de votre berceau? vous comprenez tout ce que votre mère souffrait alors que, par devoir, elle faisait couler vos larmes; vous sentez bien que, lorsqu'elle domptait votre imprudent vouloir, elle ne faisait qu'obéir à la mission qu'elle tenait de Dieu.

Poursuivons. L'heure de la première éducation est venue : la page blanche et la plume, la plume terrible! sont là, sous vos petits doigts. Mais, il luit au ciel un soleil à parfumer les roses, vous voudriez bien courir après les papillons et tresser des fleurs; votre chère mère, devenue votre esclave, voudrait bien, elle aussi, abritée par la charmillie, suivre vos joyeux ébats...; cependant elle ordonne que la page soit achevée; pour obéir à son devoir elle commande, et, toutes deux, vous courbez la tête sous une loi commune.

Allons encore. Un jour votre douce Providence, la seule amie qui vous aimera jamais sans égoïsme, votre mère, empêchée par l'étendue de ses occupations, vous conduit près d'une de ces femmes de dévouement, de religion et d'intelligence qui élèvent et rendent belles les jeunes filles, comme les jardiniers élèvent et rendent belles les fleurs: son cœur est bien gros, elle marche lentement et le front baissé, elle vous presse contre son sein; affectant une tranquillité qui n'est point en son âme, elle a le courage de sourire en s'éloignant de vous... Et vous, enfant, devinant, néanmoins, les douleurs maternelles, vous dites: « Pourquoi pleure-t-elle en son cœur, puisqu'elle pourrait me garder près d'elle?... » Hélas! hélas! comprenez-le donc, elle obéit, votre pauvre mère! elle obéit, comme toujours, à son devoir.

A son tour, votre institutrice, représentant l'autorité maternelle, en a



reçu tous les pouvoirs, mais en même temps toutes les charges; dès lors, en commandant, elle ne fait qu'obéir; elle veut, comme votre mère, que vous ayez les vertus, l'instruction de votre âge; elle sollicite vos facultés, elle surveille vos goûts, elle vous presse d'une sollicitude importune, car elle sait la grandeur et la sainteté des devoirs qu'elle a acceptés. N'allez donc point, je vous en conjure, augmenter son rude labeur par un mauvais vouloir calculé, qui accuserait ou le manque de jugement de votre esprit, ou la déloyauté de votre cœur...

Je m'arrête au seuil de la vie qui vous attend dans le monde; c'est là, Mesdemoiselles, que vous verrez écrits partout ces mots : *devoir, soumission*. Le devoir, qu'il consiste à commander ou à obéir, est la loi commune, c'est l'origine de toute autorité comme de toute obéissance; chaque être courbe la tête sous les obligations propres à sa condition, à son sexe et à son âge; tour à tour il s'élève et s'incline, tour à tour il obéit et commande, en vertu de l'ordre et de l'harmonie de la nature; il n'est qu'un chaînon, plus ou moins brillant, de cette chaîne merveilleuse et infinie qui commence et finit en Dieu.

M<sup>me</sup> DE WATTEVILLE.

---

### ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la reine dont le père fut assassiné, dont la mère mourut en exil, dont le mari fut décapité et dont la fille périt empoisonnée?

---

### HISTOIRE.

(SCIENCE HÉRALDIQUE.)

---

### LES CRIS D'ARMES ET LES DEVISES.

ARTICLE PREMIER.

Ces deux expressions : cris d'armes et devises, malgré la différence qui existe entre leurs significations respectives, sont bien souvent prises l'une pour l'autre, et l'on ne saurait attribuer cette confusion qu'à l'ignorance regrettable dans laquelle on se tient généralement au sujet des armoiries et de tout ce qui s'y rattache. Cependant, la science du blason, en dépit des sceptiques, a une utilité incontestable, et je défierais bien un



historien ou un archéologue de reconstituer avec quelque exactitude l'état d'une province, d'une famille ou d'un monument, s'il ne possédait pas des notions héraldiques assez étendues.

Nous allons diviser notre travail en deux parties, dont l'une sera consacrée aux *cris*, et l'autre aux *devises*.

#### CRIS.

Le cri d'armes ou de guerre se prend pour certains mots qui servaient de signal, soit pour engager le combat ou se reconnaître dans la mêlée, soit pour rallier les troupes et ranimer leur courage. On le brodait sur les bannières d'une nation, d'une ville ou d'une famille illustre. Au moyen âge, les chevaliers s'en servaient aussi dans les joutes et les cérémonies. Le Formulaire des tournois, composé par le roi René d'Anjou, ordonne que les écuyers et varlets des seigneurs *crieront le cri* de leurs maîtres lorsque ceux-ci entreront dans la lice.

Le cri, fort en usage chez les peuples de l'Europe, et principalement chez les Français, n'était qu'une coutume renouvelée des anciens, et qui se retrouve d'ailleurs chez toutes les nations guerrières. Homère nous retrace ses héros s'adressant des injures en manière de prologues aux scènes de carnage, et ne voyons-nous pas de nos jours les Arabes d'Algérie préluder par des hourras de mauvais augure à leurs attaques contre nos colons et nos soldats? Il n'est possible d'expliquer ce fait que par un besoin instinctif de surexciter la colère, ou plus vulgairement de se monter la tête, avant d'en venir aux mains. Quoi qu'il en soit, il est à remarquer que ces cris, purement individuels chez les hommes qui composent les hordes sauvages, se généralisent lorsque les combattants appartiennent à une ère de civilisation. Au temps de Gédéon, les Israélites étaient déjà dans cette phase; et l'on n'est pas étonné de lire dans le livre *des Juges*, que le chef, combattant pour la liberté de son peuple, donna aux trois cents braves qu'il menait contre les Madianites le cri : *Au Seigneur et à Gédéon !* L'historien Joseph A'Costa cite un fait analogue qui eut lieu dans un autre hémisphère et à des dates bien différentes, mais dans des circonstances de civilisation à peu près identiques : « Les Mexicains, dit-il, commandés par le roi Isoalt, se jetèrent sur leurs ennemis les Tapanèques, au cri de : *Mexique ! Mexique !* »

Nous voyons le cri participer aux effets de la discipline, à mesure que celle-ci s'introduit dans nos armées; et déjà au moyen âge il devient, en



vertu de la législation nobiliaire, le privilège exclusif des chevaliers bannerets ou ayant droit de porter bannière. Il y avait ainsi, dans une armée, autant de cris que de bannières; mais, outre ces cris particuliers, il en existait un général pour toute l'armée : c'était celui du roi ou du commandant en chef; il était unanimement répété par tous les soldats au moment de l'attaque, tant pour implorer l'assistance du Ciel que pour s'animer au combat. Quelquefois il y avait deux cris généraux dans une armée, lorsqu'elle se composait de deux nations différentes. Ainsi, à la bataille livrée, en 1369, entre le roi don Pedro et son compétiteur Henri de Castille, les Espagnols du parti de celui-ci criaient : *Castille au roi Henri*, tandis que les Français accourus à son secours, sous la conduite du vaillant Du Guesclin, criaient : *Notre-Dame Du Guesclin!*

Enfin, le roi Charles VIII ayant, vers 1450, établi des troupes régulières sous le nom de compagnies d'ordonnance, et dispensé les gentilshommes bannerets de conduire leurs vassaux à l'armée, l'usage du cri de guerre tomba en désuétude; l'invention de la poudre à canon lui porta le dernier coup. Du moment où les combattants n'avaient plus besoin de se prendre corps à corps et pouvaient se tuer de loin; du moment où l'on pouvait, comme l'a dit un écrivain de l'époque, se battre de sang froid, les excitations vocales devenaient inutiles. Tous les sons d'ailleurs étaient couverts par les détonations de l'artillerie.

Le cri ne s'est conservé que dans les armoiries. On le place, au-dessus du cimier, dans une banderole ou *listel* aux couleurs de l'écusson. On trouve souvent plusieurs cris pour une même famille, et, en effet, la règle n'obligeant pas à ce qu'ils fussent traditionnels, chaque chevalier était libre de choisir le cri de son goût, et l'on ne vit guère de stabilité à cet égard que pour les familles qui criaient leur nom.

On distingue plusieurs espèces de cris, que l'on a classés d'après l'émotion sous l'empire de laquelle ils étaient prononcés : cris de ralliement, d'invocation, de résolution, de défi, de terreur, d'événement.

DE RALLIEMENT. Il consiste, presque toujours, dans la prononciation très-accentuée du nom de la maison, et constate, dans ce cas, une haute ancienneté de noblesse. En voici quelques exemples : d'Ailly, d'Amboise, d'Aspremont, Bauffremont, de la Baume, Beaumont, Beauveau, Bellecombe, Béthune, Blamont, Bournonville, Bury, Créquy, Chateaubriand, Chateaufort, Chatillon, Clermont, Damas, Douglas, Duras, Estourmel, Gamaches, Gaucourt, Groslee, du Guesclin, Hangest, Joinville, Lenoncourt, Linières, Lusignan, Mailly, Malestroit, Maubec, Montchenu,



Noyas, Ray, Renty, Rochechouart, Rohan, Sassenages, Saveuse, la Trémouille, Varax, Vergy, etc., etc.

Ce cri appartenait toujours à l'ainé, et les cadets ne pouvaient le prendre qu'en y ajoutant le nom de leur seigneurie. Il y a cependant quelques exemples du contraire. Ainsi :

Les sires de Mony criaient : *Saucourt !* dont ils descendaient ; de même, les sires de Jars criaient : *Rochechouart !*

de Trie : *Boulogne !*  
 de Pecquigny : *Boulogne !*  
 de Saint-Paul : *Lusignan !*  
 de Beaujeu : *Flandres !*  
 de Dampierre : *Flandres !*  
 de Saint-Dizier *Flandres !*

Le nom de certaines villes était quelquefois crié par le seigneur, qui le plaçait sur sa bannière. Ainsi, le comte de Vendôme criait : *Chartres !*

Dans d'autres cas, le nom du seigneur se trouvait accolé à celui de sa ville et accompagné d'une épithète élogieuse. Ainsi le comte de Hainaut criait : *Hainaut au noble comte !*

Le duc de Brabant : *Louvain au riche duc !*

Le duc de Milan : *Milan au vaillant duc !*

Les rois d'Arménie, de la maison de Lusignan : *Arménie au noble roi !*

Le sire de Bousies : *Bousies au bon chevalier !*

Il arrivait aussi que le cri de ralliement était en rapport avec les armoiries, comme dans les exemples suivants :

Le comte de Flandres, qui avait un lion dans son écusson, criait : *Flandres au lion !*

Et, par un motif analogue,

Les sires de Gaures : *Au chapelet !*

de Cullent : *Au peigne d'or !*

de Saint-Legier : *Les Frêteaux !*

D'INVOCATION. Le cri d'invocation exprime toujours un hommage rendu à Dieu ou aux saints. De ce genre est celui des rois de France : *Montjoie Saint-Denis !* dont voici l'origine : il existait sur la route de tous les lieux de pèlerinage des monceaux de pierres surmontés d'une croix que l'on avait coutume d'appeler des montsjoie. Le parcours entre Paris et l'abbaye



de Saint-Denis s'en trouvait couvert, et lorsque l'armée allait chercher l'oriflamme que nos rois y avaient déposée, on criait sur toute la route : *Montjoie Saint-Denis !* Cette invocation, répétée à la guerre, devint ainsi le cri des rois de France.

Le cri propre de la maison de Bourbon est : *Montjoie Notre-Dame !*

Celui des Montmorency : *Dieu aide au premier baron chrétien !* parce qu'un seigneur de cette maison fut le premier qui reçut le baptême après le roi Clovis.

Et celui des sires de Lévis : *Dieu aide au second baron chrétien !*

Les ducs de Normandie criaient : *Dam Diez aye !* qui veut dire en langage du pays : *Le Seigneur Dieu nous aide !*

Les ducs de Bourgogne : *Montjoie Andrieu !* (saint André) ; *Montjoie au noble duc !*

Les sires de la Pallu : *Hé Dieu ! aidez-moi !*

DE RÉOLUTION. Au concile de Clermont, tenu en 1095, Pierre l'Hermitte attirait une foule innombrable à ses prédications, dont il puisait toujours le sujet dans les souffrances que les Sarrasins faisaient endurer aux chrétiens de la Palestine. Un jour qu'il avait déployé encore plus d'éloquence que de coutume pour engager ses auditeurs à faire la conquête des saints lieux, les assistants, enthousiasmés, s'écrièrent tous ensemble : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* Godefroy de Bouillon conduisit cette foule à Jérusalem, et en reçut pour récompense une couronne que ses successeurs ont portée pendant plus de trois siècles. *Dieu le veut !* fut le cri de toutes les croisades.

D'EXHORTATION. Le roi de France Charles VIII revenant en 1495, avec neuf mille hommes seulement, du royaume de Naples, dont il avait fait la conquête, se trouva arrêté à Fornoue, près de Parme, par l'armée ennemie, composée de quarante mille combattants. Les Français furent victorieux, mais il leur fallut faire des prodiges de valeur. Dans un moment où le roi, accablé par le nombre, sentait ses forces faiblir, il aperçoit un jeune chevalier qui venait de se débarrasser d'un groupe d'assaillants. C'était Philibert de Clermont de Montoison, de la noble maison de Clermont en Dauphiné. « *A la rescousse Montoison !* » (au secours, Montoison !) s'écrie Charles VIII. A cette voix, qui lui est bien connue, le jeune seigneur charge si brusquement l'ennemi qu'il dégage son maître et achève la victoire. Charles VIII voulut que, pour conserver le souvenir du service qui lui était rendu, la famille de son libérateur prit désormais pour cri : *A la rescousse, Montoison !*



Les sires de Beaumanoir ont un cri qui leur vient du fameux *Combat des Trente*, livré en 1351 pendant les guerres entre Charles de Blois et Simon de Montfort <sup>1</sup>. Trente chevaliers anglais se battaient contre trente chevaliers bretons, dont l'un était Jean de Beaumanoir. Celui-ci, blessé et accablé de fatigue, rencontre pendant la lutte un des siens, nommé Geoffroy du Bois, et lui demande à boire; mais Geoffroy, aussi dépourvu que son ami et le voyant couvert de sang, lui jette pour toute réponse ces mots : *Beaumanoir, bois ton sang !* qui devinrent alors le cri de guerre des Beaumanoir.

Les seigneurs de Tournon, crient : *Au plus dru !* c'est-à-dire : allons au plus dru (épais) de la bataille.

Les sires de Vauldenay, dans la même intention : *Au bruit !*

Les sires de Genlis : *Au guet ! au guet !* c'est-à-dire guette bien, fais bonne garde.

Les empereurs d'Allemagne : *A dextre et à senestre !* (à droite et à gauche), qu'on peut interpréter comme une exhortation à leurs soldats de frapper de tous côtés, ou comme une allusion à l'aigle de leurs armoiries, dont les deux têtes regardent l'Orient et l'Occident.

DE DÉFI. Pierre de Salvaing, seigneur de Boissieu, conseiller de Humbert II, dernier dauphin de Viennois, fut l'un des auteurs du transport que fit ce prince de son Dauphiné à la couronne de France. Pendant les négociations qui eurent lieu à ce sujet, on avertit Salvaing que plusieurs seigneurs prétendaient s'opposer par la force à cette cession. Eh bien ! dit Salvaing, *A moi le plus Gorgias !* (le plus hardi). Chacun se tut, et le mot se perpétua comme cri de guerre des Salvaing-Boissieu.

Les seigneurs de Guise : *Place à la bannière !*

Les sires de Saint-Vallier : *Guerre !*

Les sires d'Alleman, en Dauphiné : *Place ! place à ma dame !* C'est une exclamation de galanterie dont l'origine se trouve évidemment dans les tournois.

Les sires de Waurin : *Moins que le pas !* c'est-à-dire, je céderai moins qu'un pas.

DE TERREUR. Les seigneurs de Bar criaient : *Au feu ! au feu !* comme pour indiquer que leur passage au milieu d'une armée y laissait autant de traces que le feu.

Les seigneurs de Chavigny criaient : *Chevaliers pleuvent !* indiquant par

Voir le 8<sup>e</sup> vol. du *Magasin des Demoiselles*, page 261.



là que cette illustre maison brillait par le nombre des chevaliers qu'elle fournissait au jour du combat.

D'ÉVÉNEMENT. La famille de Prie a pour cri : *Cant l'oiseau!* On en attribue l'origine à un seigneur de cette maison qui se tira bravement d'une embuscade où on l'avait attiré en contrefaisant le chant d'un oiseau.

Les Wallincourt crient : *A cour ouverte!* à cause de la fastueuse générosité de ces seigneurs qui leur faisait toujours tenir table et logis à la disposition des arrivants.

Jean le Victorieux, comte de Louvain, après s'être emparé à grand'peine du duché de Limbourg, changea le cri de guerre de sa famille : *Louvain au riche duc!* pour celui-ci : *Limbourg à celui qui l'a conquis!*

D'après les clauses du traité de Brétigny en 1360, Martin du Bosc fut désigné pour un des otages qu'on livra aux Anglais en échange de la liberté du roi de France. Il mourut dans cet exil honorable, et ses descendants, représentés aujourd'hui par les Du Bosc de Radepont, furent autorisés à surmonter leur écu d'un cri dont la traduction française est : *Pour délivrer le roi!*

Nous ne terminerons pas sans mentionner le hurrah des Anglais, exclamation bruyante qu'une réunion d'hommes pousse dans certaines occasions, comme expression de son admiration ou de ses sympathies. On en peut citer un exemple bien flatteur pour la marine française. Le 20 octobre 1827 les flottes française, anglaise et russe combattaient la flotte ottomane devant Navarin. Une frégate française, *l'Armide*, commandée par le capitaine Hugon, secourut une corvette anglaise, *le Talbot*, attaquée par plusieurs bâtiments ennemis. Le commandant, lord Spencer, transporté de reconnaissance et d'admiration pour la belle défense du capitaine Hugon, cessa son feu un instant et fit crier à son équipage deux hurrahs en l'honneur de *l'Armide* et de son brave capitaine.

D'ESCHAVANNES.



## INDUSTRIE.

## DE L'ÉCLAIRAGE ET DE SES PROGRÈS.

L'éclairage est, Mesdemoiselles, une des grandes questions industrielles de l'époque ; c'est un besoin et première nécessité, et, quelles que soient les modifications apportées dans son usage, son exigence dépasse chaque jour le progrès des méthodes. Il exerce sur l'homme une grande influence ; splendide, il inspire la gaieté ; faible, il dispose aux sombres rêveries et à la tristesse. Dans une fête on s'occupe toujours beaucoup de l'effet que doit produire le nombre ou l'éclat des bougies. L'on sait que les feux d'artifice sont le signe caractéristique de l'allégresse publique.

Pendant longtemps la lumière du foyer fut la seule qui succédât au jour. Peu à peu, on remarqua la clarté supérieure de certains bois résineux, et les torches de sapin ou de mélèze, portatives ou plantées dans la muraille de la chaumière, furent mises en usage ; ainsi l'on commençait à transporter l'éclairage à volonté. Cette habitude des torches est encore pratiquée dans quelques pays, à l'extérieur seulement, car la fumée que répandent ces sortes de flambeaux les eurent bientôt éloignés du foyer domestique. Plus tard, on parvint à extraire de ces arbres la matière résineuse et à y tremper des fibres ligneuses ; ce pas fut immense, et la chandelle de résine, qui pétillait et fume sous l'âtre de nos habitations rustiques, est l'enfance de l'éclairage. L'huile de lin et d'olivier lui succédèrent avec supériorité ; le pavot, la navette et plusieurs espèces de choux, en fournissent de nos jours qui font concurrence à ces premiers produits. Pour transporter cette substance liquide, on imagina un vase facile à porter et propre à recevoir l'huile et la mèche : ce fut la lampe en forme de bougeoir, telle qu'on la trouve quelquefois parmi les débris des monuments que les anciens nous ont légués. Chez les anciens les lampes étaient variées de forme et de matière ; les unes étaient en terre cuite, d'autres en bronze et en airain de Corinthe, en or et en argent ; on les disposait en forme de lustre, par étages les unes au-dessus des autres. Elles avaient un ou plusieurs becs ; mais on les construisait toutes sur le même système : c'était tout simplement des vases en forme de coupe, oblongs et munis d'une espèce de gouttière où venait poindre une mèche ronde en coton, trempant



dans l'huile. Ces lampes fumaient et répandaient une mauvaise odeur.

On lit dans l'Ancien Testament que Moïse fit faire le premier un chandelier, et qu'il le plaça dans le tabernacle. Ce chandelier, d'or battu, pesait un talent ; de sa tige s'échappaient sept branches courbées en demi-cercle, et terminées chacune par une lampe à bec. L'autel des parfums, la table des pains de proposition, n'étaient éclairés que par ces lampes, qu'on allumait le soir et qu'on éteignait le matin. Salomon commanda dix chandeliers sur le même modèle, les déposa dans le temple, cinq au midi et cinq au septentrion.

Il s'écoula bien des siècles avant qu'on imaginât de perfectionner les lampes, et lorsque parut l'invention des *becs d'Argand*, que nous nommons vulgairement quinquets, la bougie et la chandelle étaient depuis longtemps en usage. Cette invention ne remonte cependant pas au delà de 1786. Puis vinrent les lampes de Proust, de Bordier-Marcet, etc. ; de nos jours, les lampes mécaniques de Carcel, celles hydrostatiques de Gérard et Thilorier. La première, à réservoir dans le pied, est munie d'une pompe mise en jeu par un mouvement d'horlogerie qui porte l'huile au bec. La lampe hydrostatique de Gérard, au contraire, est fondée sur le principe de la fontaine de Héron ; sa complication lui fait préférer la lampe de Thilorier.

En 1599 on désignait encore, en France, la bougie sous le nom de chandelle de cire. Le mot de bougie, qui a été adopté depuis, est venu de la ville de ce nom, située sur les côtes de l'Afrique, d'où l'on tirait autrefois une grande quantité de cire ; elle y était si commune, que les habitants, dit-on, ne connaissaient d'autre éclairage que celui des chandelles qu'ils en fabriquaient.

Pendant que les lampes arrivaient, peu à peu, à leur perfection, il naissait à côté d'elles un rival qui devait un jour les éclipser toutes, tant par la commodité de son usage que par son économie, à lumière égale : c'est ce que l'on nomme aujourd'hui gaz d'éclairage. On se souvient encore de l'époque peu éloignée où les rues de Paris ne recevaient d'autre lumière que celle de tristes réverbères alimentés à l'huile, dont la mèche charbonnée laissait à peine distinguer les objets qui en étaient le plus voisins.

L'invention du gaz remonte à l'année 1785 ; elle est attribuée à un ingénieur français, nommé Lebon, qui s'avisa de faire brûler le gaz carboné provenant de la distillation du bois dans des vases clos. Il ne put obtenir ainsi qu'une flamme rougeâtre et qui éclairait peu ; mais on substitua la houille au bois, et, dès cet instant, la commodité et la régularité



de cet éclairage devinrent certains. Le charbon bitumineux est le meilleur pour l'extraction du gaz; il donne, par kilogramme, 520 litres de gaz, tandis que la qualité ordinaire ne donne que 230 litres; celui du nord de la France, à poids égal, ne dépasse pas 210 litres.

On fait subir au gaz, pour l'utiliser à l'éclairage, plusieurs préparations qui tendent à le débarrasser du bitume dont il est chargé et des autres gaz nuisibles; néanmoins il conserve toujours quelques propriétés sulfureuses qui lui donnent cette odeur désagréable qui le caractérise et lui font ternir les métaux, les peintures et même les dorures, pour peu qu'elles contiennent de l'argent. C'est un corps nuisible à plus d'un titre; par son mélange à l'air il détermine des explosions et fait chaque année un grand nombre de victimes parmi les ouvriers qui sont employés à sa fabrication; il étend son pouvoir délétère autour de lui, en faisant périr la végétation aux environs des usines, et les arbres de nos boulevards sont frappés de mort quand il se déclare des fuites au voisinage de leurs racines.

La diversité de l'emploi du gaz, suivant les besoins de chacun, a bientôt provoqué de certaines modifications, et, depuis sa découverte, chaque jour est venu apporter des méthodes nouvelles dans son usage ou dans sa fabrication. Le gaz portatif comprimé fut une des plus ingénieuses innovations, puisque par ce moyen chacun pouvait s'abonner et recevoir chez lui, au fur et à mesure de ses besoins, des réservoirs pleins de gaz qui s'adaptaient facilement à des tuyaux fixes. Mais il y eut encore bien des difficultés à vaincre pour obtenir une lumière toujours égale, c'est-à-dire un écoulement régulier, malgré la diminution de pression du réservoir. On finit cependant par triompher de cette grande difficulté à l'aide d'un appareil inventé par M. Lacarrière.

Vint ensuite le gaz portatif non comprimé, c'est-à-dire transporté dans un ballon en taffetas ciré, et logé dans une grande caisse en forme d'omnibus. On l'introduit à l'aide d'un tube flexible dans les gazomètres établis à domicile; par ce moyen on peut disposer entièrement de la consommation, et l'administration se trouve dispensée de toute surveillance.

Jusqu'à ce jour, le gaz est encore la lumière la plus économique qu'il soit passée dans l'usage journalier. Un tableau de M. Péclét, dans son *Traité sur l'éclairage*, prouve que l'éclairage à l'huile coûte deux fois plus que l'éclairage au gaz; l'éclairage à la chandelle, de trois à six fois autant, et celui de la bougie, de neuf à douze fois autant, à lumière égale, bien entendu, car il s'en faut bien que la flamme de la chandelle ou de la bougie égale celle d'un bec de lampe ou de gaz. Ainsi l'économie se trouve uniquement



dans l'économie de la lumière; une chandelle de huit ne coûte généralement que 1 centime par heure, tandis que le gaz coûtera forcément 5 centimes, et cependant il coûterait près de trois fois moins s'il pouvait fournir un aussi mince volume de lumière. Depuis la découverte du gaz, plusieurs expériences modernes sont venues enrichir la science. Un officier de la marine anglaise, M. Drummond, obtint, en 1825, par un nouveau procédé, une lumière qui porte le nom de son inventeur. On annonça d'abord que cette clarté, produite par une combinaison d'esprit-de-vin et de chaux, et traversée par un jet de gaz oxygène, était quatre-vingts fois aussi intense que celle du gaz : on a reconnu aujourd'hui qu'elle l'est bien davantage; mais plusieurs obstacles ont fait abandonner ce genre d'éclairage, de même que les essais nombreux tentés sur la *flamme sidérale*. L'inventeur de cette dernière proposa un plan d'éclairage dans lequel il voulait, au moyen d'un seul phare, éclairer toute la grande place du Carrousel; il songea à éclairer, en même temps, la rue Richelieu par un réflecteur, puis (l'inventeur trouve-t-il quelque chose impossible?) il fit remarquer qu'en élevant le phare au-dessus des édifices environnants, on pourrait, sans augmentation de lumière, éclairer aussi une bonne partie des quais et des rives de la Seine, ce qui amena peu à peu à concevoir sur ce point un phare assez élevé et d'une lumière assez puissante pour éclairer tout Paris à la fois! L'auteur de cette découverte fournit mille raisons excellentes pour prouver que le procédé était praticable. Néanmoins, quoique l'éclairage soit une des grandes questions industrielles de l'époque, on attend encore les effets de la *lumière sidérale*, et quoique son éclat soit, dit-on, mille cinq cents fois plus grand que celui du gaz, l'application ne s'en est encore faite que par des expériences.

La lumière électrique, dont on fait en cet instant divers essais sur plusieurs points de Paris, et dont la clarté éblouissante rivaliserait avec le soleil, deviendrait certainement bien précieuse si l'on pouvait arriver à en régler la durée. Cette lumière n'est autre chose que la mise en contact, à une légère distance qui doit rester constante, de deux petits cônes de charbons que traverse un courant produit par un appareil appelé *pile voltaïque*. Malheureusement cette lumière, d'un éclat si merveilleux, n'a pas de durée; les pointes du charbon se calcinent, et à mesure que les distances changent, la clarté diminue. De nombreux essais sont tentés pour les conserver en rapport; jusqu'à présent on n'a pas encore réussi. On obtient, à l'aide de cette lumière, la clarté éblouissante des éclairs et de certains feux d'artifice, dont l'effet est des plus surprenants et des plus curieux; tout le monde a pu les admirer dans Paris, partout où son éclatant appareil



a manœuvré à travers un prisme. Enfin, la plus moderne de nos découvertes en ce genre, celle dont on vient de s'occuper le plus récemment, est l'éclairage à l'huile de naphte, connu sous le nom d'*éclairage au schiste*. Cette huile qui, ainsi que les eaux de source, sort de la terre et des rochers, emprunte aux terrains schisteux qu'elle parcourt la vertu bitumineuse qu'elle possède. Cette huile n'exige pour brûler qu'une simple mèche dans laquelle le liquide monte par imbibition ; c'est un de ses plus grands avantages de brûler sans lampe à double courant. Sa lumière est belle, mais un peu rouge.

Déjà, dans plusieurs grands établissements, on avait adopté ce mode d'éclairage ; mais l'odeur de bitume qu'il exhale le ferait certainement abandonner, si l'on n'arrivait aux moyens de remédier à cet inconvénient. L'huile de naphte raffinée n'a plus aucune odeur ; on s'en occupe beaucoup aujourd'hui, et plusieurs grandes fabriques situées aux environs de Paris sont, dit-on, parvenues à un résultat parfait ; bientôt, peut-être, l'éclairage au schiste pourra prendre une grande extension.

E. B

---

## RÉCRÉATIONS

---

### L'ALIBI.

(ESQUISSE DES MOEURS IRLANDAISES.)

{ Un chef-lieu de comté en Irlande est, pendant la durée des assises, le théâtre du plus effroyable désordre. On dirait que la présence de la justice, personnifiée dans les deux vénérables juges à grande perruque poudrée qui président les deux Cours, ne sert qu'à autoriser la violation de toutes les lois ; une foule turbulente et oisive se presse ces jours-là dans les rues, ou se bat, ou s'injurie ; les voleurs et les vagabonds profitent de la bagarre, s'introduisent dans les maisons, vident les armoires, dégarnissent les buffets, entraînent les bestiaux hors de la ville et s'enivrent le soir ; sous les yeux des juges, dans l'enceinte même de la Cour, se commettent les délits les plus flagrants. Le shériff et ses satellites sont sans cesse occupés de mettre la main sur des accusés nouveaux. Ces saturnales semestrielles de



l'oisiveté, de l'esprit de querelle et de débauche, sont toujours signalées par des tumultes, des vols et des voies de fait, quelquefois par des assassinats.

Cela se passe encore ainsi de nos jours; il y a environ un demi-siècle c'était bien pire. Alors il n'y avait point de police armée pour maintenir l'ordre, pas de voitures publiques pour communiquer d'une ville à l'autre; les cinq sixièmes de la population irlandaise gémissaient sous le joug de la dégradation politique; alors le juge plaisantait en faisant son résumé, et débitait des calembours sur l'accusé qu'il condamnait. L'histoire de quelques-unes de ces sessions, telle qu'elle a été tracée par les écrivains de l'époque, est horrible. Voici une anecdote inédite qui nous a paru reproduire avec fidélité le caractère du temps, sans toutefois en trop assombrir le tableau.

C'était au mois de juillet de l'an de grâce 1791; le temps était superbe, et midi venait de sonner. Les juges s'étaient rendus en cérémonie au tribunal, accompagnés du grand shériff avec sa baguette blanche, du sous-shériff avec sa cravache, des constables à cheval, la hallebarde au poing et l'écharpe en sautoir; enfin des recors armés de bâtons d'une grosseur plus ou moins menaçante pour les têtes auxquelles ils pouvaient s'adresser. Les deux trompettes fêlées du corps des Volontaires à cheval avaient sonné leurs discordantes fanfares, et des cris non moins discordants de la populace avaient salué en passant les juges, et squire Flaherty, le shériff, dont la tournure noble et distinguée faisait l'admiration de toute la contrée.

Tandis qu'au tribunal le combat se livrait entre la vie et la mort, et que la chicane, la fourberie, le parjure et le faux témoignage étaient les armes employées de part et d'autre, les cabarets commençaient de leur côté à recueillir les prémices de l'intempérance.

L'hôte des *Armes de Flaherty* était peut-être, en ce moment, l'homme le plus affairé de la ville. Sa maison se trouvait pleine d'étrangers, et il s'efforçait, avec l'œil vigilant du maître, de maintenir une apparence d'ordre au milieu de la confusion, lorsqu'un grand coup de sonnette à la porte extérieure de l'auberge vint frapper son oreille. Un second coup suivit de près le premier, et devint le signal d'une volée d'injures irlandaises, dont maître Mulligan accablait tous ses serviteurs, mâles et femelles, jeunes et vieux.

— Où êtes-vous, mécréants maudits? Allez donc recevoir le nouvel arrivant, canaille que vous êtes; que le palefrenier bouchonne son cheval; et toi, Betsy, prépare pour ce beau monsieur un verre de groog et ta plus gracieuse révérence. Mille tonnerres! que tout marche à la fois! Somme-



liers, garçons d'écurie, caméristes, cuisiniers, je vous chasse tous autant que vous êtes. C'est un enfer que ceci, par ma foi !

La voix courroucée de maître Mulligan grondait encore, lorsque le noble étranger fut introduit dans le parloir carrelé et sablé de l'auberge, où il dut rester quelques minutes seul, jusqu'à ce que la colère du maître se fût un peu calmée.

Enfin l'hôte, tout haletant, franchit le seuil de la porte, balbutie quelques mots d'excuse et vient prendre respectueusement les ordres du nouvel arrivant.

C'était un homme de bonne mine, âgé d'environ trente ans, grand et bien fait. Une culotte de peau lui descendait jusqu'aux mollets, où elle rejoignait des bottes à retroussis bien cirées ; un gilet de casimir rouge, à grands revers rabattants, un habit bleu à larges boutons jaunes, une vaste cravate de mousseline et une chemise très-fine, à jabot et à manchettes, complétaient son costume demi-bourgeois et demi-militaire.

L'éclat et la fraîcheur de ce costume indiquaient assez que l'étranger n'avait pas fait beaucoup de chemin ce jour-là. A la vérité, ses cheveux se montraient quelque peu débouclés et le collet de son habit était blanchi par la poudre ; mais ce léger désordre ne faisait qu'ajouter un agrément de plus au gracieux négligé de sa toilette.

— Je suis le très-humble serviteur de votre honneur, dit l'hôte ; et je serai très-fier de recevoir les ordres de votre honneur pour...

Il allait ajouter : « son diner » ; mais l'air de dignité militaire qui se montrait sur le front de l'étranger arrêta tout court l'élan de sa familiarité.

— De grâce, monsieur Mulligan, dit le voyageur avec le sourire le plus affable, veuillez vous asseoir, j'ai quelques questions à vous faire sur la route qui conduit à Ballymagarry.

— La route de Ballymagarry ! reprit l'hôte un peu déconcerté de l'idée de perdre une si bonne pratique ; votre honneur va donc diner et coucher chez sa seigneurie le marquis ?

L'étranger le tranquillisa en l'assurant qu'il ne partirait pour le château du marquis que le lendemain au plus tôt. Pendant sa conversation avec l'hôte, le domestique de l'étranger entra, vêtu d'une riche livrée, et posa sur la table la valise, le manteau et les pistolets de son maître. Il retira ensuite la charge de ces armes, d'après les ordres de l'étranger, qui lui dit en même temps qu'il ne partirait pas ce jour-là.

— En ce cas, colonel, dit le groom avec un sourire niais, je ferais peut-être bien d'aller prévenir milord que vous retardez votre arrivée.



— C'est inutile, reprit le colonel ; le marquis ne m'attend pas aujourd'hui ; d'ailleurs, si cela était indispensable, maître Mulligan me procurerait sans doute un messager.

— *Je ferais la commission moi-même plutôt que de laisser votre honneur dans l'embarras.*

— Cela suffit ! dit le colonel un peu brusquement.

Et la première expression de sa physionomie se reproduisit et causa un léger mouvement d'effroi au bon Mulligan.

Le colonel s'en aperçut, reprit son air affable et recommença les questions que son domestique avait interrompues.

— Les assises ont réuni beaucoup de monde dans votre ville, à ce qu'il paraît ? dit-il.

— Oh ! oui, et ma maison est si pleine que si le grand shérif, squire Flaherty, ne s'était pas décidé à partir après la séance pour aller coucher à son château de Flaherty, je n'aurais pas eu de chambre à vous donner.

— Oh ! vraiment ! le château de Flaherty est-il loin d'ici ?

— A quinze milles, colonel.

— Dans quelle direction ?

— Du côté de la mer. Tout le monde connaît le château de Flaherty. Mais que prendra votre honneur pour son diner ?

— Tout ce que vous voudrez, maître Mulligan ; je ne suis pas difficile.

Comme l'hôte sortait pour commander le diner du colonel, celui-ci lui demanda s'il n'avait pas quelques livres à lui prêter pour passer le temps.

— Oui, votre honneur ; voici le *Vade-mecum du juge de paix* ; le dernier acte du Parlement sur les droits des barrières ; le *Calendrier de Newgate*, et la dernière édition de la *Vie du capitaine Quilty*, le célèbre voleur de grand chemin ; le frontispice est orné de son portrait.

— Votre collection est choisie, il faut en convenir ; donnez-moi la *Vie du capitaine Quilty* ; c'est ce qu'il y a, je pense, de plus plaisant.

— Plaisant, colonel ! belles plaisanteries ! Ce ne sont qu'assassinats, raptus et vols, depuis le commencement jusqu'à la fin ; je suis étonné que vous ne l'ayez pas rencontré ce matin sur la route. D'ailleurs, c'est fort heureux pour lui, car il m'est avis que vos pistolets, qui étaient si bien chargés, auraient pu faire faire la grimace à Quilty lui-même.

— Ce doit être un terrible homme, si son portrait lui ressemble.

— On m'a assuré que la ressemblance était frappante. Mais, à propos, c'est aujourd'hui qu'on juge un homme de sa bande, votre honneur serait peut-être bien aise d'assister au procès ? On jugera, en outre, trois hommes



pour assassinats; une femme qui a empoisonné son mari; sans compter le courant des homicides, incendies et vols avec effraction...

— Je ne tiens pas beaucoup à toutes ces belles choses; il est, d'ailleurs, si tard, que j'aurais peu de chance à être bien placé.

— Oh! si ce n'est que cela, dit l'hôte, je vous promets la meilleure place de toute la salle; vous serez à côté du juge. Il est rare qu'un homme aussi distingué que votre honneur assiste aux travaux de notre Cour d'assises.

— Et comment ferez-vous pour me faire si bien placer, maître Mulligan?

— Il n'y a rien de plus facile; je ferai passer au greffier, qui est assis aux pieds du juge, un petit billet que j'attacherai au bout du bâton blanc de l'huissier.

— Et que direz-vous dans ce petit billet?

— Rien autre chose, si ce n'est que le colonel O'Carrol, du régiment de royal dragons irlandais, en se rendant chez le marquis, à Ballymagarry-Parck, a été bien aise d'assister aux séances de la Cour...

— Il paraît donc que mon domestique vous a dit mon nom? L'impudent coquin, murmura l'étranger entre ses dents.

— Et pourquoi donc pas, votre honneur? ce nom est assez beau...

Le colonel coupa court à la conversation en disant à l'hôte que, puisqu'il croyait pouvoir, en effet, lui procurer une place au tribunal, il le priait de lui faire voir d'abord ce que la ville renfermait de curieux, et qu'il irait ensuite à la Cour de justice.

Maître Mulligan se hâta d'écrire le billet qu'il devait faire passer au greffier, puis il poudra ses cheveux, revêtit sa belle casaque de velours olive, releva ses bas chinés, et, le chapeau à la main, se mit en devoir d'accompagner, en se rengorgeant, l'illustre voyageur.

L'hôte répondait avec un profond salut à chacune des nombreuses questions que lui adressait le colonel, qui se montra singulièrement curieux de connaître la destination de tous les édifices publics ou particuliers devant lesquels il passait; il paraissait aussi s'intéresser vivement aux disputes qui s'élevaient entre les mauvais sujets qui parcouraient la ville, ivres et turbulents.

Plusieurs fois l'hôte prit la liberté de lui rappeler que la séance était depuis longtemps commencée; le colonel n'écoutait pas maître Mulligan. Ses yeux et ses oreilles étaient sans cesse distraits par tout ce qui se disait et se faisait autour de lui, lorsque enfin son domestique vint à passer à côté d'eux, et salua son maître avec sa gaucherie habituelle.

— Maintenant, maître Mulligan, allons au tribunal, dit le colonel: je



vous suis. Votre ville est, ma foi, magnifique; je suis enchanté de ma tournée. Merci, maître Mulligan, mille fois merci.

Quand le colonel entra dans la salle des séances, sa bonne mine attira l'attention générale. Le billet fut transmis au greffier au bout du bâton de l'huissier, et le juge, en ayant pris connaissance, donna sur-le-champ des ordres pour que le colonel O'Carroll fût placé à ses côtés; et l'hôte, enchanté et fier d'avoir si bien réussi, se hâta de courir à la poste, ainsi que l'étranger l'en avait prié, pour s'informer s'il n'était point arrivé de lettres à son adresse.

Au moment de l'entrée du colonel, il y avait une sorte de suspension dans les débats; le jury venait de se retirer pour examiner l'affaire d'un voleur de grand chemin (celui-là même dont Mulligan avait parlé), qui était accusé d'un vol et d'un assassinat commis, six mois auparavant, sur la personne d'un malheureux voyageur. Les débats n'avaient pas été longs, les témoignages avaient été si positifs que personne n'élevait le plus léger doute sur la culpabilité du prévenu. Toute sa défense s'était bornée à des protestations d'innocence et à la déclaration que, s'il avait eu le moyen de faire venir des témoins d'Angleterre, il aurait prouvé clairement qu'il n'était point en Irlande à l'époque où le crime avait été commis.

Au bout de quelques minutes les jurés rentrèrent, et le chef du jury prononça le verdict de culpabilité.

— Certainement, certainement! s'écria le juge en fouillant à côté de sa place pour chercher son bonnet noir; il était impossible que douze hommes honnêtes laissassent échapper un si grand coquin. Je vous remercie, messieurs les jurés, je vous remercie: que l'on introduise l'accusé Gahagan, pour que je prononce son arrêt.

Le prévenu fut donc ramené par le geôlier et placé sur le ban des accusés, où il se tint d'un air abattu, la tête appuyée dans ses mains et les yeux baissés.

— Qu'avez-vous à dire, Térance Gahagan, pour que sentence de mort ne soit pas prononcée contre vous? demanda le greffier.

— Rien, si ce n'est que je ne l'ai pas mérité, milord; que je suis tué et assassiné par de faux témoins, et que je suis aussi innocent que l'enfant qui vient de naître.

— Bah! bah! dit le juge, en ajustant son bonnet noir, tous les criminels rendurcis tiennent le même langage.

En achevant ces mots, le juge se disposait à prononcer l'arrêt, quand, le prévenu levant par hasard la tête, ses regards se portèrent sur le colonel



O'Carroll, qui faisait fort peu d'attention à ce qui se passait, et paraissait absorbé dans la lecture de quelques lettres que Mulligan venait de lui remettre.

— O Jésus ! est-il possible ! s'écria le prisonnier.

Et il se laissa tomber de son banc, comme s'il se fût trouvé mal.

Cet incident occasionna une certaine confusion dans la salle et suspendit la prononciation de l'arrêt. On donna des secours au malheureux, et quand il eut repris ses sens, le juge lui demanda la cause de son émotion soudaine, et de l'exclamation qui lui était échappée.

— O milord ! répondit-il, ma vie est sauvée ; il y a une personne ici qui, si votre seigneurie veut le permettre, est en état de prouver mon alibi.

Tous les yeux se tournèrent vers le juge ; personne n'eut l'air de comprendre ce que le prisonnier voulait dire. Il ajouta que c'était le beau monsieur en veste rouge, assis à la droite de milord, qui sans doute ne refuserait pas d'affirmer son innocence.

A cet appel si direct, le colonel regarda attentivement le prévenu pendant quelques secondes ; puis il répondit au juge qui le questionna, qu'il devait avouer à regret que le malheureux lui était tout à fait inconnu.

— Je m'en doutais bien, colonel, reprit le juge ; c'est une de leurs ruses accoutumées pour exciter la compassion. Ces misérables abusent quelquefois de ma bonté, mais aujourd'hui il n'en sera rien. Non, non, TERENCE GAHAGAN, vous n'échapperez pas à la vindicte des lois.

— O milord ! aussi sûr que vous portez une perruque, ce monsieur peut me sauver d'un seul mot, s'il veut seulement réfléchir.

Le colonel répéta qu'il ne connaissait point cet homme, et le juge allait encore une fois recommencer la lecture de l'arrêt, quand le prisonnier, fondant en larmes, dit que sans doute cet officier avait oublié ses traits, mais qu'il était sûr de se rappeler à son souvenir, si on lui permettait de lui adresser trois questions.

L'intérêt et la curiosité de toute l'audience étaient fortement excités. Le juge, quoique éprouvant un mouvement d'impatience, ne put refuser au prévenu sa demande, et le colonel déclara qu'il était prêt à répondre aux questions qui lui seraient faites.

— Je demanderai donc à votre honneur, dit l'accusé, s'il n'y pas eu, samedi passé, six mois quinze jours que vous avez débarqué à Douvres, venant de France ?

— Sur ma parole, répondit le colonel en souriant, je ne saurais préciser



aussi exactement le jour, mais il est certain que j'ai débarqué à Douvres au mois de janvier dernier.

— Et ne vous rappelez-vous pas l'homme vêtu d'une jaquette de matelot, qui, après vous avoir porté sur ses épaules par-dessus les brisants, brouetta les deux malles de votre honneur, depuis la grève jusqu'à la principale auberge?

— Je ne crois pas que je puisse me rappeler les traits de cet homme.

— Et serait-il possible que vous ayez oublié aussi cette blessure au crâne, que je vous ai fait voir le même jour, et que j'avais reçue dans un combat avec un corsaire français, dont je vous ai fait le récit?

A ces mots le prisonnier ôta sa perruque et fit voir une large cicatrice sur le devant de sa tête.

— Bon Dieu ! s'écria le colonel O'Carroll, je me rappelle en effet parfaitement cette circonstance, et j'ai tout lieu de croire que cet homme est celui que j'ai vu à Douvres, quoique la perruque qu'il porte aujourd'hui m'ait empêché dans le premier moment de le reconnaître. Quant à l'époque précise de mon retour de France, je puis vous la dire, car je l'ai notée dans mon portefeuille.

Le portefeuille fut consulté; la date fut trouvée exacte; c'était précisément le jour du vol dont Gahagan était accusé.

Un étonnement irrésistible s'empara de l'audience. Le juge engagea les jurés à se retirer encore une fois, après que le colonel eut affirmé sous serment, en qualité de témoin, la vérité de sa déclaration.

Le verdict d'acquiescement ne tarda pas à être rendu. Une souscription fut sur-le-champ proposée et remplie en faveur du prisonnier, qui quitta le tribunal les poches pleines, et au milieu des bruyantes acclamations de la multitude.

Le colonel O'Carroll reçut les félicitations de la Cour; il fut invité à dîner avec le grand-jury et on le pria d'assister le soir à un bal, mais il s'excusa, en disant que les lettres qu'il venait de recevoir l'obligeaient à partir sur-le-champ pour se rendre chez son ami le marquis, à Ballymagarry-Park. Le juge, le shérif et les autres messieurs le virent s'éloigner à regret, mais ils se consolèrent par l'assurance qu'il leur donna de se trouver chez le marquis, qui devait réunir à son château, le lendemain, les juges et tout ce qu'il y avait de personnes distinguées dans la province.

Le colonel O'Carroll rentra à l'auberge, paya ce qu'il devait à maître Mulligan et prit la route de Ballymagarry-Park.

La nuit suivante le grand-shérif squire Flaherty, revenant du bal, fut



arrêté dans sa voiture, à un mille de chez lui, par trois voleurs de grand chemin qui lui prirent sa montre, et une somme considérable en or et en billets de banque. L'instant d'après, une escouade de constables à cheval étant survenue, il s'ensuivit un combat acharné dans lequel les trois voleurs furent blessés et pris : l'un d'eux mourut avant d'arriver à la ville.

En dépouillant les deux autres de leur déguisement, on reconnut que l'un était Térance Gahagan, qui venait d'être acquitté, et que l'autre était le prétendu O'Carroll, ou, pour mieux dire, le célèbre et terrible capitaine Quilty. Peu de jours suffirent pour les faire condamner et pendre. Le troisième était le domestique du colonel, qui se fit tuer dans la lutte contre les constables.

Il est sans doute inutile de dire que l'histoire de l'alibi avait été un plan concerté entre l'accusé et un de ses complices, qui avait obtenu la permission de le voir dans sa prison, sous prétexte de parenté. L'audace, la présence d'esprit du capitaine Quilty, firent ensuite le succès de ce stratagème.

A.-L. RAVERGIE.

## MODES.

### PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

9<sup>me</sup> ANNÉE.

LETTRE 1<sup>re</sup>.

A CAMILLE.

Octobre 1852.

Nous commençons cette année, la neuvième de notre *Magasin*, sous les plus riants auspices. Toutes les romances à la mode chantent ou pleurent avec les oiseaux; les rues ont retenti tout l'été des « *Oiseau du fou*, des *Heureux petits oiseaux*, etc., etc.; il nous a bien fallu suivre le torrent et te faire parvenir une jolie romance d'Henrion, *Dieu le voit*, remplie de roses, de feuillages et d'oiseaux. Les ouvrages de fantaisie que tu verras sur la planche de broderie sont tout couverts de fleurs, fleurs en laine, fleurs en papier; tout va t'inviter à égayer ton appartement. Tu le vois, en déchiffrant ma musique, en couvrant l'abat-jour de roses et de camélias, tu ne saurais avoir que de douces pensées.





## MAGASIN DES DEMOISELLES.

franco par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 1 septu, 6 albums de musique, 14 gravures de  
les 6 planches de tapisseries coloriées, 1200 dessins de broderies, patrons de grandeur naturelle, petits patrons ouvrages à l'aiguille,  
tricot, crochet, ouvrages nouveaux, rébus illustrés, planche crochet, couleurs bleue, planche de petits ouvrages fantaisie en cuivre argent

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte.

PARIS.

Ayuntamiento de Madrid



Il n  
quoiqu  
leurs i

Je c  
des ch  
avons  
mode  
de soie  
écossa

Il y  
mélanc  
ral le  
de der  
chant  
du ch  
même  
beauc  
bande  
satin  
Quelq  
de pa  
velour  
que la  
pas ce  
une r  
goût.

Les  
assise  
réclar  
velur  
jours

En  
sais,  
maga  
varien  
tôt de  
noire  
n'ont



Il ne m'est plus permis aujourd'hui d'ignorer les modes de l'hiver, et quoiqu'il soit bien difficile d'arracher aux confectionneuses le secret de leurs inventions, je puis, sans témérité, me croire bien informée.

Je commencerai par les chapeaux. Le castor sera, dit-on, remplacé par des chapeaux de soie; cette réforme avait été faite pour les hommes. Nous avons trouvé nos castors bien chauds, bien solides; aujourd'hui que la mode les repousse, nous les trouvons lourds, ternes, etc. Les chapeaux de soie se font de toutes couleurs; j'en ai vu de chinés, ornés de ruban écossais.

Il y aura peu de capotes tout en velours; nos modistes font une série de mélanges plus ou moins heureux pour toutes les coiffures, mais en général le *dentelé* est la grande fureur du moment; il y a de fort jolies capotes de dentelle ornées de dents de velours, soit noir, soit de couleur tranchante. Le dessous de la passe est garni de même. Cette saison, l'intérieur du chapeau sera couvert de blonde dentelée, de petits rubans, de fleurs, et même de nattes en ruban ou en velours, qui remplaceront les nattes que beaucoup de femmes tressent avec leur cheveux et qui couronnent les bandeaux. Le mélange de satin et de velours épinglé pour toilette, de satin et blonde, de satin et velours, a fait éclore de très-jolies capotes. Quelques modistes brodent le velours en paille, ou posent des agréments de paille sur du velours. Puisque nous avons bien accueilli pour l'été le velours sur la paille, il ne nous est pas permis de trouver de mauvais goût que la paille ait repris le dessus. Je sais que bien des femmes n'accepteront pas cette mode. J'en connais qui n'ont jamais pu s'habituer à l'idée qu'avec une robe bleue on pût porter du rose sans être accusée de mauvais goût.

Les chapeaux conserveront leur forme de cet été, non pas leur forme *assise*, mais leur forme raisonnable. J'appelle leur forme assise, celle qui réclame le soutien des épaules et qui laisse à découvert la figure, la chevelure, pour ne cacher que le chignon et le cou. Les calottes seront toujours petites et fuyantes, les bavolets peu volumineux.

En laine il n'y a pas d'étoffe nouvelle; les mérinos, les valenciens écossais, les valenciens à raies albanaises sont connus depuis longtemps. Les magasins sont beaucoup plus riches en soieries. Les robes à disposition varient à l'infini; le taffetas, qui est tout à fait de saison, est couvert tantôt de bandes irrégulières en velours, tissées dans l'étoffe; les bandes sont noires sur du bleu glacé de noir, ou du violet, du vert, etc. Ces robes n'ont point de volants; on retrouve de quoi garnir les manches et le cor-



sage dans la robe même, qui coûte 180 fr.; il est vrai qu'elle n'a besoin d'aucun ornement.

D'autres taffetas ont des volants à grandes bandes de velours écossais, tissées dans l'étoffe. La moire antique, que jusqu'à présent nous avons vue tout unie ou simplement à ramage, se couvre, cette année, de bandes écossaises. Pour bal, les volants à disposition, soit guirlandes de fleurs, soit raies albanaises, seront encore élégants; le taffetas bleu ou rose sera traversé par des bandes d'argent, le vert-d'eau par des bandes d'or. Les coiffures seront assorties à la toilette; enfin, les femmes seront éblouissantes. Les peignes à galerie, ornés de pierreries, de camées, de perles, vont ressortir des écrins où ils dorment depuis longtemps. Mais malgré tous les pronostics, les ceintures à fermoir de corail ne seront toujours considérées que comme des antiquités.

Dans un bal, j'ai remarqué une robe à disposition d'un nouveau genre. La jupe était simple, de couleur claire; mais sur l'uni du taffetas étaient simulés trois hauts volants de dentelle noire, avec tout le caprice de leurs plis. Je préfère les volants en véritable dentelle; mais aussi il y a une grande différence de prix.

Les dames avaient repoussé le satin depuis quelques hivers, et c'était vraiment dommage; le satin habille parfaitement, est d'un bon usage, se teint bien; lorsqu'il est fané, il sert à faire de beaux jupons; toutes ces considérations sont de poids pour une femme économe. Enfin, le voilà qui reparait, non pas dans sa simplicité première, mais avec de superbes carreaux écossais, qui le transforment en nouveauté.

Maintenant, vas-tu me dire, comment se taillent toutes les robes? Celles en laine ou en soie foncée et unie sont plates et montantes. Il n'est point vrai que les corsages ouverts soient passés de mode; seulement on les réserve pour les grands diners, les petites réunions du soir, les théâtres, etc. Les corsages se font toujours à basques, comme celui dont tu as reçu le patron l'année passée; ce corsage est une veste ouverte ou fermée à volonté; car on portera encore des gilets, mais de même couleur que la robe. Les basques sont peut-être un peu plus longues que l'hiver dernier. Depuis que cette mode a fait son apparition, j'ai exigé que les basques de mes robes fussent rajoutées au corsage par une couture, quoique la loi voulût qu'elles fussent du même morceau que le corsage. Je trouvai que la taille restait plus cambrée, et je suis certaine que, pour les personnes qui ont les hanches fortes, cette façon convient mieux; je la conseille d'autant plus, que ma couturière m'a affirmé



que j'avais raison, et que beaucoup de personnes les préfèrent ainsi.

Les soies unies se garnissent de velours découpé à l'emporte-pièce, d'ornements en moire disposés en dents, de petits velours dentelés ou façonnés. Jamais, je crois, l'on n'a employé autant de velours en bande; les confections, les costumes d'enfant en sont couverts. On voit peu de jais. Il ne faut pas s'effrayer de la mode des tailles rondes; ce ne sont plus ces horribles corsages de l'Empire, ce sont les tailles à ceinture de 1830; des tailles qui ne vous forcent point de changer la forme des corsets, et qui ne sont nullement ridicules; mais les vestes et les corsages busqués ont encore de l'avenir.

Les manches pagodes servent, pour ainsi dire, de mannequin aux manches qu'on invente. On les retrouve sous les manches à volants, sous les manches à parements; on les ouvre, dessus et dessous le bras, en fer à cheval, etc.; mais on reconnaît toujours l'origine sous le travestissement. Il est présumable que l'hiver ramènera quelque idée nouvelle.

Les confections sont nombreuses et cependant peu variées; elles reviennent toutes au manteau Talma, surnommé aussi Charles X, Valois, etc. Il est moins long que l'année passée et généralement à capuchon; on le porte en drap, en velours, en soie, en flanelle, en ouatine, étoffe très-épaisse et très-chaude, chinée ou unie, qui convient pour le voyage et les sorties du matin, et que l'on garnit d'un galon de soie pelucheux et tacheté comme l'hermine. Ce galon s'appelle peluche-hermine; il y en a de différentes couleurs; il accompagne bien la flanelle. Le velours réclame la guipure noire, la dentelle, le filet brodé de petites perles. Le drap a le galon de soie, la broderie au passé; la soie a les appliques en velours, les bandes de velours frappé, etc. Les ornements en moire à grandes dents, etc., etc.

Les sorties de bal ont presque toutes des manches excessivement larges. Celle de la gravure est en cachemire d'Ecosse blanc, doublé de bleu; elle est brodée moitié au passé, moitié en soutache. L'effilé est blanc et bleu, et contient des perles de jais blanc. On peut, si on le désire, faire un revers bleu sur le capuchon, disposer ce revers à grandes dents et intercaler entre chacune de ces dents un ruban bleu lamé d'argent, formant aussi la dent. La manche et le bas de ce vêtement devraient alors être ornés de la même façon.

La toilette de la dame en chapeau est fort jolie; elle porte une robe de soie côtelée unie, garnie de plissés à la vieille, de hauteur et de largeur de plissés différentes, et d'étoffe pareille à la robe. Sur la jupe les



deux montants forment tablier; ils sont larges du bas et vont en diminuant en remontant vers la taille. Tous ces plissés sont encadrés dans une dentelle. Ceux de la veste sont aussi de différentes largeurs. On comprend que cet ornement est cousu de chaque côté, ne laissant passer de l'étoffe que ce qui est nécessaire pour former ruche. Cette toilette est très-élégante; en soie foncée on la garnit de dentelle de Chantilly ou de guipure noire.

Le costume de mon petit garçon sera, je l'espère, à ton goût; la casquette est charmante, la blouse est nouvelle. Un talma de velours sur les épaules peut compléter la toilette d'hiver d'un élégant de quatre à six ans. J'ai découvert pour petite fille une robe dont je t'enverrai le patron prochainement et qui est bien coquette.

Pour chaussures d'hiver, les brodequins tout en chevreau et à talon ont reparu; ils boutonnent sur le côté. Un grand nombre de femmes préfèrent les socques en caoutchouc, tellement perfectionnés depuis quelques années et si bien ajustés à une bottine d'étoffe, qu'ils font l'effet du cuir verni tenant à la bottine même.

Les gants de Suède sont toujours élégants, probablement parce qu'ils se ternissent très-vite. La couleur à la mode pour le chevreau est un mauve foncé qui remplace le vert-perroquet, mais qui n'exclut pas le chocolat, le vert russe et le gris-fer.

Je t'ai fait de bien belles promesses dans ma dernière lettre, et je commence à les mettre à exécution. Ce mois-ci t'apporte des patrons pour enfant, des ouvrages de fantaisie, deux feuilles de broderie, une planche de tapisserie, une sépia, un album de musique et une gravure de modes. — C'est dignement commencer ma tâche, conviens-en, et tu verras si je sais réussir dans toutes les recherches qui ont en vue ton plaisir et tes distractions.

C. G.



---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

---

### Pâte d'amandes au miel.

Prendre 250 grammes d'amandes pelées.

60 grammes de pignons (fruits du pin).

Pilez bien ensemble, ajoutez :

30 grammes de sucre.

15 grammes de miel blanc.

15 grammes de farine de fèves.

30 grammes d'eau-de-vie.

Mélez et triturez bien; puis, pour aromatiser cette pâte, ajoutez, à votre goût, quelques gouttes d'essence de girofle, de citron, de bergamotte, de rose, etc.

---

### Savon au miel.

Prenez 140 grammes de savon blanc de Marseille,

140 grammes de miel commun.

30 grammes de benjoin.

15 grammes de storax.

Mélez bien dans un mortier, faites fondre, et coulez dans des moules.

---

## OUVRAGES DIVERS.

---

### OUVRAGES DE FANTAISIE.

#### *essuie-plumes.*

(Dessiné sur la planche, n° 34.)

Cet essuie-plumes est en drap : le fond dentelé est en drap bleu ; le dessous qui paraît aux quatre coins se compose de quelques morceaux de drap noir, comme pour tous les essuie-plumes ; c'est sur le drap bleu que s'attachent, telles qu'elles sont dessinées, les petites fleurs en drap qui forment le bouquet. Il y en a de trois grandeurs (voir les n°s 39, 40, 41). Les plus petites se découpent sur du drap rouge (n° 41), il y en a six dans le bouquet ; les moyennes (n° 39) sont blanches, il y en a six aussi ; il n'y en a qu'une seule du n° 40, elle est en drap noisette ; les feuilles (n°s 42 et 43) sont en satin vert nuancé. Il y en a cinq de la grandeur indiquée sur la planche. Ces feuilles s'achètent toutes prêtes. Les fleurs peuvent se découper. On les atta-



che sur le drap bleu avec de la grosse soie jaune, au milieu même. Le point jaune forme le cœur.

Le petit panier est en jonc, très-délicatement travaillé; on le coupe par la moitié, on fait un rempli de chaque côté et on le coud sur le drap.

M<sup>me</sup> Marie Soudan, tout à la disposition de nos abonnées, a toutes les fournitures nécessaires à cet ouvrage, ainsi que celles nécessaires à tous les autres petits travaux que nous expliquons dans le courant de l'année, tapisserie, crochet, filet, etc.

### Tablier de cheminée.

(Dessiné sur la planche, au n° 24.)

Cet ouvrage se fait avec du papier à fleurs d'un vert tendre; celui que nous expliquons est pour une petite cheminée dont il doit cacher l'ouverture. Le papier vert, sur lequel sont collées les feuilles indiquées au n° 44, a 51 cent. de largeur sur 36 de hauteur. Les feuilles dépassent ce morceau de papier de trois doigts tout autour. Le haut du papier, enduit d'une colle-forte légère, s'enroule autour d'un brin d'osier destiné à s'engager par ses extrémités saillantes dans les rainures de la cheminée, et à soutenir ainsi le petit tablier.

Les feuilles sont de la forme indiquée sur le dessin, elles ont 11 cent. de hauteur et un peu plus de 8 cent. dans leur plus grande largeur. La base de la feuille doit être taillée assez large, parce qu'en la collant sur le papier du fond, on la plie en cet endroit afin de la faire coquiller au milieu. Le travail le plus difficile est le gaufrage de la feuille. Je vais l'expliquer.

Lorsque la feuille est taillée dans les dimensions que nous avons données, on la plie en deux dans le sens de la longueur et on la met, la pointe en bas, à la hauteur d'une main du coin d'une serviette de toile ou d'un foulard; la feuille doit être posée en biais par rapport à l'étoffe. On replie la serviette sur la feuille qui est ainsi entièrement cachée: le pli de la serviette correspondant au pli de la feuille.

On pose le tout sur le coin d'une table ou d'une console, le plus près possible de l'angle. On appuie la main gauche, le pouce étendu, sur la serviette, en saisissant avec les autres doigts le rebord de la table, puis, avec la main droite, on prend le morceau de la serviette qui dépasse comme une oreille de lapin, et on le tire fortement. Ce mouvement doit se faire de droite à gauche, en ramenant l'étoffe et la feuille qu'elle contient vers le bras gauche. La main gauche doit résister toujours, et l'effort de la droite doit la contraindre à laisser couler sous elle, en formant des plis, la serviette et le papier, qui sort froissé et gaufré régulièrement, surtout dans la partie qui fait pointe.

On peut couper et gaufrer plusieurs feuilles à la fois. Lorsque l'on en a préparé un nombre suffisant, avec de légers ciseaux on leur fait de petites barbes, comme aux papillotes des confiseurs, et on les colle par leur base en formant un léger pli qui, comme je l'ai dit, les force à coquiller. Pour la pose, il faut consulter le dessin n° 44.

Les fleurs indiquées sont des fleurs en papier<sup>1</sup>, que l'on peut varier à volonté.

Cet ouvrage, qui est très-nouveau, très-peu connu et d'un charmant effet, ne coûte que quelques sous de papier. Il est d'une exécution très-facile. Je crois que l'on pourrait nuancer des feuilles, c'est-à-dire prendre des papiers de diverses teintes. Nous conseillons ce perfectionnement à l'adresse et au goût de nos abonnées.

<sup>1</sup> Voir le *Magasin des Demoiselles*, Fleurs en papier, vol. 4, pages 92, 190, 255, 349, 378; vol. 5, p. 29.



**Abat-jour en fil de laiton, recouvert de fleurs et de feuilles.**

(Dessiné sur la planche, n° 45.)

Cet abat-jour se compose de six montants de laiton retenus en haut et en bas dans un autre cercle de laiton; celui du bas très-évasé, celui du haut plus large que dans les abat-jour ordinaires, les feuilles ne devant pas toucher au verre de la lampe, de peur d'incendie. Cette carcasse est recouverte d'un très-léger treillage en laiton blanc très-fin; ce treillage est lui-même recouvert d'une percale rose très-empesée, que l'on colle dessus. On achète cette carcasse toute préparée, mais j'en indique la façon pour les personnes qui ne pourraient se la procurer.

Maintenant, à l'aide de pinces à fleurs on colle, feuille à feuille, pétale par pétale, sur la percale rose, les fleurs et les feuilles qui recouvrent l'abat-jour, en ayant soin de tout grouper avec goût et avec grâce. J'ai donné, il y a quelques années, la série des fleurs en papier avec les modèles nécessaires pour les découpages, etc.; on n'aura donc qu'à feuilleter le journal et à choisir les roses, les dahlias, les pavots et leurs boutons entr'ouverts, enfin les fleurs qui s'étaient et sont un peu volumineuses. La manière de coller les feuilles est indiquée sur le dessin. Ce travail est très-amusant et peu coûteux; les feuilles de quelques couronnes pourront servir pour cet usage. Cet abat-jour est très-joli, très-transparent, et je suis persuadée que nos abonnées le réussiront fort bien. Il convient surtout pour des lampes de salon, que l'on n'allume pas tous les jours, ainsi que pour lampes de bouts de table.

**Sachet à mouchoir.**

(Dessiné sur la planche de broderie, au n° 7.)

Ce sachet se brode avec deux sontaches, bleu et argent, vert et or. On peut aussi le faire au point de chaînette double, en employant deux couleurs différentes, comme pour la sontache. Ce travail, exécuté sur du drap ou du velours, peut servir pour une pelote plomb.

**Pochette.**

(Dessinée sur la planche de broderie, au n° 8.)

Cette pochette se fait en velours, en drap, en soie; elle n'a aucun compartiment intérieur; elle est simplement destinée à contenir une broderie, des ciseaux, du coton, etc. Le dessin figure trois morceaux, le dessus et le dessous sont de dimension pareille, le morceau en pointe doit se battre comme un portefeuille sur l'angle qui se trouve au-dessous du mot *octobre*. Cependant le morceau qui ne fait pas pointe doit être taillé carré, sans tenir compte de cet angle, qui n'est tracé que pour indiquer comment se trouve fermée la pochette.

Cette pochette se brode au point de chaînette; les pois se brodent au passé avec de la soie torse. On la double de soie. La fermeture se compose d'une boutonnière et d'un bouton.



## PATRONS.

**Basquine ajustée avec devant formant gilet,  
pour petite fille de 3 à 5 ans.**

(Voir la planche, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6.)

Cette basquine peut se faire en drap, en mérinos, en velours ou en soie. Le gilet se fait d'une autre étoffe, mais de même couleur.

Le n° 1 est le premier morceau du devant, il est taillé droit fil.

Le n° 2, qui se taille aussi droit fil, s'ajuste sur le n° 1; les quatre lettres B doivent se rencontrer. Ce second morceau, lorsqu'il est ajusté, donne au n° 1 l'apparence d'un gilet.

Le n° 3 est le petit côté; il est droit fil. La lettre C correspond au C du n° 1, et le D au I du n° 4. Ce côté ajusté doit dépasser de beaucoup le n° 2.

Le n° 4 est la moitié du dos, qui se taille en deux morceaux et en droit fil. Les lettres E, D, F de ce morceau correspondent aux mêmes signes des pièces nos 1 et 3.

Le n° 5 est une petite basquine taillée de biais, qui se coud au bas du n° 1. Le devant de cette basquine est arrondi. On ne la réunit pas au n° 3. C'est une basquine ouverte.

Le n° 6 est la manche qui se taille en biais.

D'après l'étoffe employée pour cette basquine, on choisit pour garniture soit du velours, soit du galon, soit du petit ruban. Le gilet se ferme avec des boutons.

**pardessus d'enfant de 1 à 3 ans.**

(Voir la planche, nos 7, 8, 9.)

Le n° 7 est le devant du pardessus qui se taille en biais.

Le n° 8 est le dos qui est en deux morceaux, et en biais.

Le n° 9 forme la pèlerine qui se trouve droit fil dans le dos; elle est aussi en deux morceaux. On l'attache au devant n° 7, à l'endroit indiqué par la lettre L.

La manche de la basquine peut aussi convenir à ce pardessus, en la diminuant un peu.

Ce pardessus est très-joli en étoffe écossaise; mais il faut, en le taillant, faire bien attention à rassortir les carreaux, et il faut que les raies forment des angles dont le sommet soit en haut du vêtement. Ce pardessus se garnit de velours tout autour de la pèlerine; on coud par-dessous, le velours qui garnit étant posé au bord, un effilé écossais assorti à l'étoffe. La manche est garnie de velours.

**Explication de la 1<sup>re</sup> feuille de broderie et patrons.**

- |  |   |
|--|---|
| <p>1. Devant d'une basquine ajustée, pour petite fille de 3 à 5 ans.</p> <p>2. Devant qui se replace sur le n° 1. Il y a des lettres correspondantes pour indiquer les points où les pièces doivent se réunir.</p> <p>3. Petit côté.</p> <p>4. Moitié du dos qui est en deux morceaux.</p> <p>5. Basquine qui s'ajuste au bas du n° 2, et au petit côté.</p> <p>6. Manche de la basquine. Elle est de biais. (Voir aux Ouvrages.)</p> <p>7. Devant d'un pardessus pour un enfant de 1 à 3 ans.</p> | <p>8. Moitié du dos du pardessus.</p> <p>9. Pèlerine du pardessus. (Voir aux Ouvrages.)</p> <p>9 bis. <i>Eléna</i>. Plumetis.</p> <p>10. <i>Félicie</i>. Id.</p> <p>11. <i>Aurélié</i>. Id.</p> <p>12. <i>Sylvie</i>. Broderie anglaise.</p> <p>13. <i>Yolande</i>. Plumetis.</p> <p>14. <i>Cora</i>. Pois.</p> <p>15. <i>Ida</i>. Plumetis.</p> <p>16. <i>Louise</i>. Id.</p> <p>17. <i>Rachel</i>. Id.</p> <p>18. <i>Zénaïde</i>. Id.</p> |
|--|---|



- |                                |  |
|--------------------------------|--|
| 19. L. C. Plumetis.            | 34. Effet d'un essuie-plumes. ( <i>Voir aux Ouvrages.</i> )  |
| 20. N. C. Id.                  | 35. Morceau de drap noir qui se trouve sous le morceau de drap dentelé.                                    |
| 21. D. F. Id.                  | 36, 37. Deux ronds de drap cousus sous le n° 35, destinés à essuyer les plumes.                            |
| 22. F. S. Plumetis et œillets. | 38. Forme du petit panier.   |
| 23. S. C. Broderie anglaise.   | 39, 40, 41. Formes et grandeurs diverses des fleurs.   |
| 24. J. P. Plumetis.            | 42, 43. Grandeurs et formes des feuilles.  |
| 25. S. G. Feston.              | 44. Devant de feu en papier à feuilles gaufrées et orné de fleurs en papier. ( <i>Voir aux Ouvrages.</i> ) |
| 26. P. F. Plumetis.            | 45. Abat-jour en laiton recouvert de feuilles et de fleurs. ( <i>Voir aux Ouvrages.</i> )                  |
| 27. A. F. Id.                  |  |
| 28. S. M. Id.                  |  |
| 29. P. C. Id.                  |  |
| 30. A. L. Id.                  |  |
| 31. O. R. Id.                  |  |
| 32. E. H. Id.                  |  |
| 33. F. D. Anglaise.            |  |

### Explication de la 2<sup>e</sup> feuille de broderie et patrons.

- |   |  |
|---|--|
| 1. Voilette en application.                 | 7. Sachet à mouchoir. Point de chaînette ou soutache. ( <i>Voir aux Ouvrages.</i> )                        |
| 2. Col au plumetis.                         | 8. Pochette au point de chaînette ou soutache. Les pois se font au plumetis. ( <i>Voir aux Ouvrages.</i> ) |
| 3. Bande assortie pour manches, jabot, etc. | 9. T. R. Plumetis.   |
| 4. Mouchoir. Plumetis et feston rose.       |  |
| 5. Bande au plumetis.                       |  |
| 6. Bande au plumetis.                       |  |

### Explication de la planche de tapisserie.

#### 1<sup>re</sup> PLANCHE.

N° 1. Grand dessin à teintes plates pour tapis, coussin, etc. Le dessin forme le quart du tapis.

Avec canevas n° 8 on aura un carré de 90 centimètres.

»	n° 16	Id.	54	»
»	n° 20	Id.	44	»

N° 2. Grand dessin à teintes plates pour coussin, chaises, fauteuil, tabouret, etc.

N° 3. Petite bordure sur canevas de soie, au gros point. Ce dessin peut servir pour bretelles.

### Explication de la gravure de modes.

**TOILETTE DE GRAND DÎNER, DE THÉÂTRE.** Robe de soie côtelée, garnie de plissés à la vieille et de valenciennes, ou de guipure blanche. Sous-manches assorties à la garniture. Veste ajustée et ouverte sur la poitrine. Capote de satin et blonde, ornée d'une plume. Fleurs sous la passe.

**TOILETTE DE SOIRÉE.** Bonnet de blonde, orné de fleurs et de velours. Sortie de bal en cachemire.

**PETIT GARÇON.** Blouse en velours ou en cachemire, ornée de ruban de moire. Casquette de velours, ornée d'un ruban écossais. Pantalon brodé.



**MUSIQUE.****1<sup>er</sup> Album.**

1. *Fantaisie pour le piano sur le Carillonneur de Bruges*, par F. BURGMULLER.  
 2. *Ne quittez jamais votre pays*, mélodie,

- par P. HENRION.  
 3. *Dieu le voit*, mélodie, par P. HENRICX.

**REBUS.**

Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.  
 (Boulevard extérieur de Paris.)



## HISTOIRE.


(SCIENCE HÉRALDIQUE.)

## LES CRIS D'ARMES ET LES DEVICES.

## DEUXIÈME ARTICLE.

La devise, proprement dite, est une réunion de figures et de paroles destinées à faire connaître, par des allusions plus ou moins ingénieuses, les actions et les qualités mémorables d'une famille ou d'un individu. On la considère comme *héréditaire* lorsqu'elle passe de génération en génération, et, dans ce cas, on peut la considérer comme faisant partie des armoiries, dont elle est le complément essentiel. Appliquée à une seule personne, ou bien encore employée comme expression d'un mouvement de l'âme, d'une pensée intime, elle est appelée *personnelle*.

27. Les deux éléments, la figure et les paroles, qui concourent à la composition de la devise, le premier est nommé *le corps* et le second *l'âme*. Ainsi, lorsque l'empereur Constantin, établissant le siège de l'empire à Byzance, fit broder sur les enseignes de son armée une croix, *Tu vaincras sous cet emblème*, la croix était le corps de la devise et les paroles en étaient l'âme.



Il est difficile de préciser l'époque à laquelle remonte l'origine des devises, puisqu'on en trouve des traces aux temps historiques. Le poète grec Eschyle, décrivant le portrait de Cadmus, le fondateur argien, qui fut tué au siège de Thèbes, lui fait dire : Prométhée la torche à la main et prononçant ces mots : *Je réduirai la ville en cendres*. Nos lectrices n'ont sans doute pas oublié que, selon la fable, Prométhée avait dérobé le feu du ciel ; il pouvait donc, avec beaucoup de justesse, être pris comme figure ou corps de cette devise.

Selon Euripide, Polynice portait sur son bouclier la déesse Justice accompagnée de la légende : *Je te rétablirai*, qui allait fort bien à sa position de souverain malheureux et dépouillé par l'injustice de son frère Étéocle.

Les lettres S. P. Q. R., encore aujourd'hui comme autrefois la devise de la ville de Rome, signifient : *Senatus populus que Romanus* (le Sénat et le peuple romain).